

De nombreuses personnes autour de nous échouent visiblement à être heureux et nous-mêmes peinons souvent à nous maintenir dans cet état. Comment expliquer que le bonheur nous échappe si souvent ? Alain affirme que c'est à cause d'une confusion : nous nous tromperions sur ce qu'est le bonheur. C'est là une affirmation déroutante, le bonheur semble être un bien singulier qui dépend de chacun, l'un le recherche dans la richesse, l'autre dans les honneurs, un troisième dans la vertu... Y aurait-il donc une seule espèce de bonheur et des ersatz, des bonheurs de pacotille incapables de tenir debout ? Si nous éprouvons tant de difficultés à accéder au bonheur et à nous y maintenir, ce pourrait être le signe en effet que nous nous trompons sur ce qu'il est. Mais comment alors expliquer cette confusion à propos d'un objet que nous cherchons pourtant désespérément ? Alain répond que le véritable bonheur a un aspect peu engageant au premier abord, il va jusqu'à affirmer que *c'est la peine qui est bonne*. Autrement dit, le véritable bonheur se trouverait dans ce que nous considérons habituellement comme ce qui s'y oppose. Nous allons nous efforcer de rendre compte de cette idée paradoxale en suivant l'argumentation de l'auteur. Alain commence par distinguer le bonheur reçu du bonheur construit ; puis il reprend l'idée d'Aristote selon laquelle si le bonheur est plaisir, le seul véritable plaisir est la réalisation d'une puissance ; il nous met ensuite en garde contre l'idée selon laquelle tout travail serait source de bonheur ; enfin il conclut en exposant les raisons qui nous empêchent habituellement de reconnaître le bonheur dans le travail.

Alain distingue ce qu'il appelle le *bonheur reçu* du bonheur *que l'on se fait*. Le premier terme n'est pas défini dans le texte mais ne semble pas présenter de difficulté. Le bonheur est souvent conçu comme un plaisir lié à l'acquisition d'un objet matériel ou spirituel. Nous le disions en introduction, certains cherchent le bonheur dans la richesse et d'autres dans d'autres objets. Le qualifier de *reçu*, signifie qu'il nous vient de l'extérieur, que nous ne l'avons pas produit par nous-même. De fait, lorsqu'un événement qui nous procure du plaisir survient, nous disons que sommes heureux. Un cadeau inattendu par exemple. Cette définition du bonheur correspond bien à l'idée première que nous nous en faisons et la pratique confirme cette idée. Le plaisir surgit de la consommation de certains objets qui nous entourent et le bonheur consiste dans l'accumulation de ces plaisirs. Mais voilà, loin de confirmer cette définition du bonheur, Alain s'empresse de la nier. Il nous dit : *il n'y a point de bonheur reçu* ! Pourtant nous sentons bien que nous sommes heureux dans ces conditions, pourquoi nier l'évidence ?

Parce que le *bonheur reçu* nous *trompe*, c'est-à-dire qu'il se fait passer pour ce qu'il n'est pas. Cela ressemble au bonheur, mais à l'usage nous constatons qu'il est incapable de tenir ses promesses. C'est pourquoi nous échouons si souvent, nous le cherchons là où il n'est pas, nous prenons ces petits plaisirs de la consommation pour des parcelles de bonheur et nous nous efforçons vainement de les accumuler. Il ne s'agit pas ici d'élaborer une critique en règle de cette idée, nous nous contenterons de dire que l'habitude d'un plaisir de consommation l'affadit nécessairement et nous conduit dans une spirale qui nous pousse à chercher perpétuellement des plaisirs neufs pour prendre la place des anciens. Une telle quête est vouée à l'échec. Alors, où se cache le véritable bonheur ?

Dans ce que l'auteur appelle le *bonheur que l'on se fait* et qui consiste à *apprendre*. Ici une première difficulté apparaît. Si le plaisir c'est *apprendre* et que, comme le dit Alain, *on apprend toujours*, il faudrait en conclure que nous sommes nécessairement et constamment heureux ce que la pratique récuse. Pour sortir de l'impasse il convient de considérer le terme *toujours* non pas relié au bonheur mais à l'apprentissage, ce que souligne l'auteur c'est qu'il reste *toujours* à apprendre et si le véritable plaisir se trouve effectivement dans l'apprentissage, dans la mesure ou celui-ci n'a pas de fin, nous sommes en mesure d'être heureux tout le long de notre vie. De fait un musicien par exemple n'a jamais fini d'apprendre, il lui est toujours loisible d'affiner sa pratique, d'approfondir des genres musicaux ou encore d'en inventer de nouveaux.

Reste cependant le point le plus délicat : comment peut-on considérer que le bonheur se trouve dans l'apprentissage ? Ce dernier n'est que rarement perçu comme un plaisir, il nous arrive régulièrement de l'aborder à reculons parce que, précisément, ils ne nous apportent pas de plaisir.

Pour surmonter le paradoxe Alain fait appel à Aristote et rapporte ici la citation suivante : « les plaisirs sont les signes des puissances ». Pour rendre compte de cette affirmation il convient de rappeler brièvement ce qu'Aristote entend par puissance. L'enfant nous dit Aristote est une homme en puissance. Cela signifie qu'il doit cultiver non seulement son corps afin de développer ses capacités physiques mais encore son âme pour devenir un être humain accompli. De même la graine possède en elle des dispositions qui ne deviendront actuelles que si elle pousse dans un environnement propice, de même nous possédons des qualités qui ne se révéleront qu'à la suite d'une pratique exigeante et régulière. Nous devons donc travailler à devenir des hommes et des femmes accomplis, réaliser en acte des puissances. À défaut, nous restons des brutes,

caricatures d'humains. Si nous voyons ici la nécessité de l'apprentissage, le rapport au bonheur reste obscur. Qu'en est-il exactement ?

Le terme *signe*, dans la citation d'Aristote, indique qu'il ne s'agit pas de la chose elle-même mais d'un objet dont la présence est nécessairement liée à la chose en question et par là prouve sa présence. Le plaisir n'est donc pas la puissance mais indique cette puissance. Prendre du plaisir consiste ici à réaliser quelque chose qui n'était pas encore advenu et qui attendait que nous le réalisions. Alain ajoute que « le signe du progrès véritable en toute action est le plaisir qu'on sait y prendre ». C'est là une idée qui s'accorde bien avec notre pratique. Même si l'on porte notre attention sur des activités qui relèvent du loisir plutôt que du travail, nous constatons que le plaisir que nous prenons est lié aux progrès qui sont les nôtres. Nous prenons du plaisir par exemple à un jeu vidéo lorsque nous constatons que nous parvenons à surmonter certaines difficultés qui nous paraissaient hors de notre portée quelques temps auparavant. Et ce qui est vrai du jeu l'est également de toute action, constater une amélioration dans l'accomplissement d'une tâche génère invariablement du plaisir chez l'agent.

Il est à noter que le plaisir dont il est question ici diffère grandement de celui de la simple consommation d'un objet extérieur. Dans le bonheur reçu nous sommes spectateurs pourrait-on dire alors que dans le bonheur que l'on se fait nous sommes acteurs. Les progrès qui sont les nôtres modifient ce que nous sommes alors que l'acquisition d'un bien quelconque s'ajoute seulement à notre environnement. Dès lors il n'est pas nécessaire dans le *bonheur que l'on se fait* de chercher de nouveaux objets pour nous satisfaire puisque le plaisir est en nous, c'est en actualisant nos puissances que nous sommes alors heureux. C'est ce qui permet à Alain de qualifier le travail de délicieux, car le progrès est indissociable du travail.

Si nous reconnaissons bien l'existence de ce plaisir, il semble plus délicat de nous accorder avec la citation complète : « Le travail est la seule chose délicieuse et qui suffit ». De fait la pratique ne coïncide pas avec cette idée. Le travail n'est pas considéré comme une promesse de plaisir, sinon nous irions invariablement travailler avec entrain. C'est par une nouvelle distinction, cette fois au sein du travail, que l'auteur parvient à surmonter cette difficulté.

Le travail s'il reste une activité qui demande un certain effort peut prendre deux formes radicalement distinctes. Il y a d'une part le travail libre et de l'autre le travail mécanique. Le premier serait « effet de puissance à la fois source de puissance ». D'une

part, l'*effet* est ce qui suit nécessairement la cause, donc le travail ainsi entendu provient d'une puissance qui attendait d'être réalisée, il consisterait en un déploiement de l'être. D'autre part, la *source* désigne ce qui est à l'origine, dont découle quelque chose. Le travail produit donc de la puissance. En travaillant non seulement j'actualise des capacités présentes en moi mais encore j'en éveille d'autres. L'exemple de l'artisan est ici éclairant, le maçon qui construit une maisonnette ne se contente pas d'activer un savoir-faire qu'il possède mais par surcroît il apprend, il affine son savoir ou en développe de nouveaux ; chaque pierre par ses qualités propres le conduit à adapter son savoir afin qu'elle s'intègre précisément à l'œuvre. Si le véritable plaisir réside dans le progrès de l'individu nous voyons clairement que cette manière de travailler est la clef du bonheur, car le progrès s'effectue non seulement dans l'activation de son savoir mais plus encore dans une pratique qui nous demande à chaque instant d'inventer, de contourner les obstacles qui se présentent.

À présent, si notre activité consiste uniquement à faire ce que nous savons, si toute possibilité d'invention nous est interdite, le progrès cesse et nous approchons de la *perfection mécanique* dont parle Alain. Un travail contraint est un travail qui prive l'agent de cette possibilité d'innovation personnelle. L'exemple le plus frappant reste sans doute le travail à la chaîne dans lequel l'ouvrier est pour l'essentiel privé de lui-même : il ne peut ni choisir sa manière de produire (les étapes de réalisation, les outils employés...), ni le rythme qui lui convient. L'ensemble du processus est rationalisé indépendamment de lui. Le simple fait de remplacer la pierre imparfaite par le parpaing calibré, affaiblit considérablement la capacité du travail à produire du plaisir. Ce que le maçon gagne en productivité il le perd en progrès potentiel. Il n'a plus besoin de réfléchir au moyen d'intégrer une pierre singulière à un mur singulier, il n'apprend plus il exécute comme une machine. Lorsqu'une activité est à ce point intégrée qu'elle devient automatique (conduire d'une voiture par exemple) elle ne produit plus de plaisir parce qu'il n'y a plus de progrès. C'est ce qui amènera Cicéron à dire : « Quiconque donne son travail pour de l'argent, se vend lui-même et se met au rang des esclaves ». Ainsi, si le travail nous apparaît comme une activité détestable ce n'est pas uniquement parce qu'il demande un effort mais surtout parce que certains travaux n'apportent aucun progrès chez l'agent. Il n'y a donc que le *travail libre* qui soit source de progrès chez l'individu, or de ce progrès découle un plaisir consistant qui est la matière du bonheur véritable.

Alain conclut son texte en reprenant l'idée principale qui le compose : les plaisirs fugaces mais immédiatement accessibles du *bonheur reçu* nous hypnotisent et nous

détournent du véritable plaisir qui lui, demande un effort préalable mais qui est consistant. Nous comprenons à présent les mots de l'auteur lorsqu'il dit avec Diogène, « c'est la peine qui est bonne ». Cette dernière est habituellement vécue comme une malédiction, ressentie comme l'inverse du plaisir mais Alain nous invite à dépasser cette contradiction apparente en comprenant que cette peine est un signe avant coureur du plaisir. Lorsque l'action demande un effort c'est le signe que nous réalisons une puissance et que nous pouvons attendre de cette réalisation un plaisir qui est précisément celui propre à nous rendre heureux. Le fait même de dépasser cette contradiction demande un effort : vaincre les difficultés du texte, saisir enfin la pensée de l'auteur est en effet susceptible de nous faire ressentir un *plaisir de réflexion*.